DEFENSE

DU

GÉNIE DU CHRISTIANISME.

Se trouve à Paris,

Chez MIGNERET, Imprimeur, rue du Sépulcre, Faubourg Saint-Germain, N.° 28;

Et à Lyon,

Chez BALLANCHE, Père et Fils, Halles de la Grenette.

VA1 1523765

3

DÉFENSE

DU

GENIE DU CHRISTIANISME;

PAR

FRANÇOIS-AUGUSTE CHATEAUBRIAND.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE MIGNERET,

RUE DU SÉPULCRE, F. S. G. N.° 28.

AN XI. — 1803.

BIBLIOTECA NAZIONALE
VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

AVIS.

On sent bien que les Critiques dont il est question dans cette *Défense*, ne sont pas ceux qui ont mis de la décence ou de la bonne-foi dans leurs censures : à ceux-là je ne dois que des remercîmens.

DEFENSE

DU

GÉNIE DU CHRISTIANISME.

Il n'y a peut-être qu'une réponse noble pour un auteur attaqué; le silence. C'est le plus sûr moyen de s'honorer dans l'opinion publique.

Si un livre est bon, la critique tombe; s'il est mauvais, l'apologie ne le justifie pas.

Convaincu de ces vérités, l'auteur du *Génie du christianisme*, s'étoit promis de ne jamais répondre aux critiques. Jusqu'à présent il avoit tenu sa résolution.

Il a supporté sans orgueil et sans découragement les éloges et les insultes; car les premiers sont souvent prodigués à la médiocrité, et les secondes au mérite.

Il a vu avec indifférence certains critiques passer de l'injure à la calomnie; soit

qu'ils aient regardé le silence de l'auteur comme du mépris ; soit qu'ils n'aient pu lui pardonner l'offense qu'ils lui avoient faite en vain.

Les honnêtes gens vont donc demander pourquoi l'auteur rompt aujourd'hui le silence ; pourquoi il s'écarte de la règle qu'il s'étoit prescrite ?

Parce qu'il est visible que sous prétexte d'attaquer l'auteur, on veut maintenant anéantir le peu de bien qu'a pu faire l'ouvrage.

Parce que ce n'est ni sa personne ni ses talens vrais ou supposés que l'auteur va défendre, mais le livre lui-même. Et ce livre, il ne le défendra pas comme ouvrage *littéraire*, mais comme ouvrage religieux.

Le Génie du christianisme a été reçu du public avec quelque indulgence. A ce symptôme d'un changement dans l'opinion, l'esprit de sophisme s'est alarmé : il a cru voir s'approcher le terme de sa trop longue faveur. Il a eu recours à toutes les armes, il a pris tous les déguisemens, jusqu'à se couvrir

du manteau de la religion, pour frapper un livre fait en faveur de cette religion même.

Il n'est donc plus permis à l'auteur de se taire. Le même esprit qui l'a porté à écrire son livre, le force aujourd'hui à reprendre la plume. Il est assez clair que les critiques dont il est question dans cette défense, n'ont pas été de bonne-foi dans leur censure : ils ont feint de se méprendre sur le but de l'ouvrage; ils ont crié à la profanation; ils se sont donné garde de voir que l'auteur ne parloit de la grandeur, de la beauté, de la poésie même du christianisme, que parce qu'on ne parloit, depuis cinquante ans, que de la petitesse, du ridicule et de la barbarie de cette religion. Quand il aura donc développé plus amplement les raisons qui lui ont fait entreprendre son ouvrage; quand il aura désigné l'espèce de lecteurs à qui cet ouvrage est particulièrement adressé; il espère qu'on ne pourra plus méconnoître ses intentions et l'objet de son travail. L'auteur ne croit pas pouvoir donner une preuve plus sincère de

son dévouement à la cause qu'il a défendue, qu'en se condamnant aujourd'hui à répondre à des critiques, malgré la répugnance qu'il s'est toujours sentie pour ces tristes controverses.

Il va considérer le *sujet*, le *plan* et les *détails* du *Génie du christianisme*.

SUJET DE L'OUVRAGE.

On a d'abord demandé si l'auteur avoit le droit de faire cet ouvrage.

Cette question est sérieuse ou dérisoire. Si elle est sérieuse, le critique ne se montre pas fort instruit de son sujet.

Qui ne sait que dans les temps difficiles, tout chrétien est prêtre et confesseur de Jésus-Christ (1) ? La plupart des apologies de la religion chrétienne ont été écrites par des laïques. Aristide, saint Justin, Minucius Felix, Arnobe et Lactance étoient-ils prêtres ? On croit que saint Prosper ne fut

(1) S. Hieron. Dial. c. Lucif.

jamais engagé dans l'état ecclésiastique ; cependant il défendit la foi contre les erreurs des sémi-pélagiens ; et l'église cite tous les jours ses ouvrages à l'appui de sa doctrine. Quand Nestorius débita son hérésie, il fut combattu par Eusèbe, depuis évêque de Dorylée, mais qui n'étoit alors qu'un simple avocat. Origène n'avoit point encore reçu les Ordres, lorsqu'il expliqua l'Ecriture dans la Palestine, à la sollicitation même des prélats de cette province. Démétrius, évêque d'Alexandrie, qui étoit jaloux d'Origène, se plaignit de ces discours comme d'une nouveauté : Alexandre, évêque de Jérusalem, et Théoctiste de Césarée, répondirent « que c'étoit une coutume ancienne » et générale dans l'église, de voir des » évêques se servir indifféremment de ceux » qui avoient de la piété et quelque talent » pour la parole. » Tous les siècles offrent les mêmes exemples. Quand Pascal entreprit sa sublime apologie du christianisme ; quand la Bruyère écrivit si éloquemment contre les *Esprits-forts* ; quand Leibnitz

défendit les principaux dogmes de la foi; quand Newton donna son explication d'un livre saint; quand Montesquieu fit ses beaux chapitres de *l'Esprit des loix*, en faveur du culte évangélique; a-t-on demandé s'ils étoient prêtres? Des poëtes même ont mêlé leur voix à la voix de ces puissans Apologistes, et le fils du grand Racine a défendu en vers harmonieux, la religion qui avoit inspiré Athalie à son père.

Mais si jamais de simples laïques ont dû prendre en main cette cause sacrée, c'est sans doute dans l'espèce d'apologie que l'auteur du *Génie du Christianisme* a embrassée; genre de défense que commandoit impérieusement le genre d'attaque, et qui (vu l'esprit des temps) étoit peut-être le seul dont on pût se promettre quelque succès. En effet, une pareille apologie ne devoit être entreprise que par un laïque. Un ecclésiastique n'auroit pu, sans blesser toutes les convenances, considérer la religion dans ses rapports purement humains, et lire, pour les réfuter, tant de satyres

calomnieuses, de libelles impies, et de romans obscènes.

Disons la vérité, les critiqnes qui ont fait cette objection, en connoissoient bien la frivolité ; mais ils espéroient s'opposer, par cette voie détournée, aux bons effets qui pouvoient résulter du livre : ils vouloient faire naître des doutes sur la compétence de l'auteur, à fin de diviser l'opinion et d'effrayer des personnes simples qui, loin des intrigues littéraires, peuvent se laisser tromper à l'apparente bonne foi d'une critique. Que les consciences timorées se rassurent, ou plutôt qu'elles examinent bien avant de s'alarmer, si ces censeurs scrupuleux, qui accusent l'auteur de porter la main à l'encensoir, qui montrent une si grande tendresse, de si vives inquiétudes pour la religion, ne seroient point des hommes connus par leur mépris, ou tout au moins par leur indifférence pour elle? Quelle dérision ! *Tales sunt hominum mentes* (1).

(1) Cicér.

La seconde objection que l'on fait *au Génie du Christianisme*, a le même but que la première, mais elle est plus dangereuse, parce qu'elle tend à confondre toutes les idées, à obscurcir une chose fort claire, et sur-tout à faire prendre le change au lecteur, sur le véritable objet du livre.

Les mêmes critiques, toujours zélés pour la prospérité de la religion, disent :

« On ne doit pas parler de la religion » sous les rapports purement humains, ni » considérer ses beautés littéraires et poéti- » ques. C'est nuire à la religion même, c'est » en ravaler la dignité, c'est toucher au » voile du sanctuaire, c'est profaner l'ar- » che sainte, etc., etc. Pourquoi l'auteur ne » s'est-il pas contenté d'employer les raison- » nemens de la théologie ? Pourquoi ne s'est- » il pas servi de cette logique sévère, qui ne » met que des idées saines dans la tête des » enfans, qui confirme dans la foi le chré- » tien persuadé, édifie le simple prêtre, et » satisfait le docteur de Sorbonne ? »

Cette objection est pour ainsi dire la seule

que fassent les critiques. Elle est la base de toutes leurs censures ; ils la reproduisent par-tout, soit qu'ils parlent du *sujet*, du *plan* ou des *détails* de l'ouvrage ; ils n'entrent jamais dans l'esprit de l'auteur, en sorte qu'il peut leur dire : « On croiroit que » le critique a juré de n'être jamais au fait de » l'état de la question, et de n'entendre pas » un seul des passages qu'il attaque (1). »

Toute la force de l'argument, quant à la *dernière partie* de l'objection, se réduit à ceci :

« L'auteur a voulu considérer le chris- » tianisme dans ses relations avec la poésie, » les beaux-arts, l'éloquence, la littérature: » il a voulu montrer en outre tout ce que » les hommes doivent à cette religion, sous » les rapports moraux, civils et politiques. » Avec un tel projet, il n'a pas fait un livre » de théologie ; il n'a pas défendu ce qu'il » ne vouloit pas défendre : il ne s'est pas » adressé à l'espèce de lecteurs à laquelle

(1) Montesquieu, *Défense de l'Esprit des Loix.*

» il ne vouloit pas s'adresser : donc il est » coupable d'avoir fait précisément ce qu'il » vouloit faire.

Mais en supposant que l'auteur ait rempli *son but*, devoit-il chercher ce *but ?*

Ceci ramène la *première partie* de l'objection, tant de fois répétée, *qu'il ne faut pas envisager la religion sous le rapport de ces simples beautés humaines, morales, poétiques, c'est en ravaler la dignité*, etc. etc.

L'auteur va tâcher d'éclaircir ce point principal de la question dans les paragraphes suivans :

I. D'abord, l'auteur *n'attaque* pas, il *défend ;* il n'a pas *cherché* le but, le but lui *a été offert :* ceci change d'un seul coup l'état de la question, et fait tomber la critique. L'auteur ne vient pas vanter de propos délibéré une religion chérie, admirée et respectée de tous; mais une religion haïe, méprisée et couverte de ridicules par les sophistes. Il n'y a pas de doute que le *Génie du Christianisme* eût été un ouvrage

fort déplacé au siècle de Louis XIV, et le critique qui observe que Massillon n'eût pas publié une pareille apologie, a dit une grande vérité. Certes, l'auteur n'auroit jamais songé à écrire son livre, s'il n'eût existé des poëmes, des romans, des livres de toutes les sortes, où le christianisme est exposé à la dérision des lecteurs: mais puisque ces poëmes, ces romans, ces livres existent, il est nécessaire d'arracher la religion aux sarcasmes de l'impiété; mais puisqu'on a dit et écrit de toutes parts, que le christianisme est *barbare, ridicule, ennemi des arts et du génie*, il est essentiel de prouver qu'il n'est ni barbare, ni ridicule, ni ennemi des arts et du génie; et que ce qui semble petit, ignoble, de mauvais goût, sans charme et sans tendresse sous la plume du scandale, peut être grand, noble, simple, dramatique et divin sous la plume de l'homme religieux.

II. S'il n'est pas permis de défendre la religion, sous le rapport de sa beauté pour ainsi dire humaine; si l'on ne doit pas faire

ses efforts pour empêcher le ridicule de s'attacher à ses institutions sublimes, il y aura donc toujours un côté de cette religion qui restera à découvert? Là tous les coups seront portés; là vous serez surpris sans défense : vous périrez par là. N'est-ce pas ce qui a déja pensé vous arriver? N'est-ce pas, avec des grotesques et des plaisanteries, que M. de Voltaire est parvenu à ébranler les bases même de la foi? Répondrez-vous, par de la théologie et des syllogismes, à des contes licencieux et à des folies? Des argumentations en forme, empêcheront-elles un monde frivole d'être séduit par des vers piquans, ou écarté des autels par la crainte du ridicule? Ignorez-vous que chez la nation Françoise, un bon mot, une impiété d'un tour agréable, *felix culpa*, ont plus de pouvoir que des volumes de raisonnement et de métaphysique? Persuadez à la jeunesse qu'un honnête homme peut être chrétien sans être un sot; ôtez-lui de l'esprit qu'il n'y a que des capucins et des imbécilles qui puissent croire à

la religion; et votre cause sera bientôt gagnée. Il sera temps alors, pour achever la victoire, de vous présenter avec des raisons théologiques et des considérations plus sérieuses; mais commençez par vous faire lire. Ce dont vous avez besoin d'abord, c'est d'un ouvrage religieux, qui soit pour ainsi dire populaire. Vous voudriez conduire votre malade d'un seul trait au haut d'une montagne escarpée, et il peut à peine marcher! Montrez-lui donc à chaque pas des objets variés et agréables; permettez-lui de s'arrêter pour cueillir çà et là les fleurs qui s'offriront sur sa route; et de repos en repos, il arrivera jusqu'au sommet.

III. L'auteur n'a pas écrit seulement son apologie pour les *écoliers*, pour les *chrétiens persuadés*, pour les *simples prêtres*, pour les *Docteurs de Sorbonne* (1); mais il l'a écrite

(1) Et pourtant ce ne sont ni les vrais chrétiens, ni les docteurs de Sorbonne, mais les *philosophes*, (comme nous l'avons déja dit) qui se montrent si *scrupuleux* sur l'ouvrage : c'est ce qu'il ne faut pas oublier.

encore pour les *gens de lettres*, et pour *le monde*. C'est ce qui a été dit plus haut formellement ; c'est ce qui est impliqué dans les deux derniers paragraphes. Si l'on ne part point de cette base, et que l'on feigne toujours de méconnoître l'espèce de lecteurs à qui particulièrement *le Génie du Christianisme* est adressé, il est assez clair, qu'on ne doit rien comprendre à l'ouvrage. Cet ouvrage a été fait exprès pour être lu de l'homme de lettres le plus incrédule et du jeune homme le plus léger, avec la même facilité que le premier feuillete un livre impie, et le second un roman dangereux. Vous voulez donc, s'écrient ces rigoristes, si bien intentionnés pour la religion chrétienne; vous voulez donc faire de la religion une chose de mode? Eh ! plût à Dieu qu'elle fût à la mode cette divine religion, dans ce sens que la mode est l'opinion du monde ! Cela pourroit favoriser, il est vrai, quelques hypocrisies particulières ; mais il est certain d'un autre part que la morale publique y

gagneroit ! Le riche ne mettroit plus son funeste amour-propre à corrompre le pauvre, le maître à pervertir le domestique, le père à donner des leçons d'athéisme à ses enfans ; la pratique du culte meneroit tôt ou tard à la croyance du dogme, et l'on pourroit espérer de voir renaître avec la piété, le siècle des mœurs et des vertus.

IV. M. de Voltaire, en attaquant le christianisme, connoissoit trop bien les hommes, pour ne pas chercher à s'emparer de cette opinion qu'on appelle l'*opinion du monde ;* aussi employa-t-il tous ses talens à faire une espèce de *bon ton* de l'impiété : il y réussit en rendant la religion ridicule aux yeux des gens frivoles. C'est ce ridicule que l'auteur du *Génie du Christianisme* a cherché à effacer ; c'est-là le but de tout son travail, le but qu'il ne faut jamais perdre de vue, si l'on veut juger son ouvrage avec impartialité. Mais l'auteur l'a-t-il effacé, ce ridicule ? Ce n'est pas là la question. Il faut demander : a-t-il fait tous ses efforts pour l'effacer ? Sachez-lui gré de ce qu'il a entrepris, et non

de ce qu'il a exécuté. *Permitte divis cætera.* Il ne défend rien de son livre, hors l'idée qui en fait la base : considérer le christianisme dans ses rapports avec les sociétés humaines, montrer quel changement il a apporté dans la raison et les passions de l'homme, comment il a civilisé les peuples gothiques, comment il a modifié le génie des arts et des lettres, comment il a dirigé l'esprit et les mœurs des nations modernes, en un mot, découvrir tout ce que cette religion a de merveilleux dans ses relations poétiques, morales, politiques, historiques, etc.; cela semblera toujours à l'auteur un des plus beaux sujets d'ouvrage, que l'on puisse imaginer. Quant à la manière dont il a exécuté cet ouvrage, il l'abandonne à la critique.

V. Mais ce n'est pas ici le lieu d'affecter une modestie, toujours suspecte chez les auteurs modernes, et qui n'en impose à personne. La cause est trop grande, l'intérêt trop pressant, pour ne pas s'élever au-dessus de toutes les considérations de convenance et de respect humain. Si l'auteur compte le

nombre des suffrages, et l'autorité de ces suffrages, il ne peut se persuader qu'il ait tout-à-fait manqué le but de son livre. Que l'on prenne un tableau impie, et qu'on le place auprès d'un tableau religieux, composé sur le même sujet, et tiré du *Génie du Christianisme*; on ose avancer que ce dernier tableau, tout imparfait qu'il puisse être, affoiblira beaucoup le dangereux effet du premier; tant a de force la simple vérité rapprochée du plus brillant mensonge! M. de Voltaire, par exemple, s'est souvent moqué des religieux : eh bien! mettez auprès de ses burlesques peintures le morceau des Missions, celui où l'on peint les Ordres hospitaliers secourant le voyageur dans les déserts et sur les montagnes, le Chapitre où l'on voit des moines se consacrant aux hôpitaux, assistant les pestiférés dans les bagnes de Constantinople, ou accompagnant le criminel à l'échafaud : quelle ironie ne sera pas désarmée, quel sourire ne se convertira pas en pleurs? Répondez aux reproches d'ignorance que l'on fait au culte

des chrétiens, par les travaux immenses de ces religieux qui ont sauvé les manuscrits de l'antiquité ; répondez aux accusations de mauvais goût et de barbarie, par les ouvrages de Bossuet et de Fénélon ; opposez aux caricatures des saints et des anges, les effets sublimes du christianisme dans la partie dramatique de la poésie, dans l'éloquence et les beaux-arts ; et dites si l'impression du ridicule pourra long-temps subsister ? Quand l'auteur n'auroit fait que mettre à l'aise l'amour-propre des gens du monde ; quand il n'auroit eu que le succès de dérouler, sous les yeux d'un siècle incrédule, une série de tableaux religieux, sans pourtant dégoûter ce siècle ; il croiroit encore n'avoir pas été tout-à-fait inutile à la cause de la religion.

VI. Pressés par cette vérité, qu'ils ont trop d'esprit pour ne pas sentir et qui fait peut-être le motif secret de leurs alarmes, les critiques ont recours à un autre subterfuge. Ils disent : « Eh ! qui vous nie que le » christianisme, comme toute autre reli-

» gion, n'ait des beautés poétiques et mo-
» rales, que ses cérémonies ne soient pom-
» peuses, etc. Qui le nie? vous, vous-mêmes qui naguères encore faisiez des choses saintes l'objet de vos éternelles moqueries; vous, qui ne pouvant plus vous refuser à l'évidence des preuves mises sous vos yeux, n'avez d'autre ressource que de dire, que personne n'attaque ce que l'auteur défend. Vous avouez maintenant qu'il y a des choses excellentes dans ces institutions monastiques, que vous accabliez de vos mépris; vous vous attendrissez sur les moines du S. Bernard, sur les missionnaires du Paraguay, sur les filles de la Charité; vous confessez même que les idées religieuses sont nécessaires aux effets dramatiques; que la morale de l'évangile, en opposant une barrière aux passions, en a tout à-la-fois épuré la flamme et redoublé l'énergie; vous reconnoissez que le christianisme a sauvé les lettres et les arts de l'inondation des barbares; que lui seul vous a transmis la langue et les écrits de Rome

et de la Grèce ; qu'il a fondé vos collèges bâti ou embelli vos cités, modéré le despotisme de vos gouvernemens, rédigé vos loix civiles, adouci vos loix criminelles policé et même défriché l'Europe moderne : conveniez-vous de tout cela avant la publication d'un ouvrage, très-imparfait sans doute, mais qui pourtant a rassemblé sous un seul point de vue, ces importantes vérités ?

VII. On a déja fait remarquer la tendre sollicitude des critiques pour la pureté de la religion. On devoit donc s'attendre qu'ils se formaliseroient des deux épisodes que l'auteur a introduits dans son livre. Cette délicatesse des critiques rentre absolument dans la grande objection qu'ils ont fait valoir contre tout l'ouvrage, et elle se détruit par la réponse générale, que l'on vient de faire à cette objection. Encore une fois, l'auteur a dû combattre des poëmes et des romans impies, avec des poëmes et des romans pieux ; il s'est couvert des mêmes armes, dont il voyoit l'ennemi revêtu : c'étoit une

onséquence naturelle et nécessaire du genre l'Apologie que l'auteur avoit choisi. Il a cherché à donner l'exemple avec le précepte: dans la partie théorique de son ouvrage il avoit dit que la religion embellit notre existence, corrige les passions sans les éteindre, jette un intérêt singulier sur tous les sujets où elle est employée; il avoit dit que sa doctrine et son culte se mêlent merveilleusement aux émotions du cœur et aux scènes de la nature; qu'elle est enfin la seule ressource dans les grands malheurs de la vie : il ne suffisoit pas d'avancer tout celà, il falloit encore le prouver. C'est ce que l'auteur a essayé de faire dans les deux épisodes de son livre. Ces épisodes étoient en outre une amorce préparée à l'espèce de lecteurs pour qui l'ouvrage est spécialement écrit. L'auteur avoit-il donc si mal connu le cœur humain, lorsqu'il a tendu ce piège innocent aux incrédules? Et n'est-il pas probable que tel lecteur n'eût jamais ouvert le *Génie du Christianisme*, s'il n'y avoit cherché *René* et *Atala* ?

Sai che la corre il mondo ove più versi
Delle sue dolcezze il lusingher parnasso,
E che'l vero, condito in molli versi,
I più schivi alletando, ha persuaso.

VIII. Tout ce qu'un critique impartial, qui veut entrer dans l'esprit de l'ouvrage, étoit en droit d'exiger de l'auteur; c'est que les épisodes de cet ouvrage, eussent une tendance bien visible à faire aimer la religion et à en démontrer l'utilité. Or, la nécessité des cloîtres pour certains malheurs de la vie, et ceux-là même qui sont les plus grands; la puissance d'une religion qui peut seule fermer des plaies, que tous les baumes de la terre ne sauroient guérir, ne sont-elles pas invinciblement prouvées dans l'histoire de René? L'auteur y combat en outre le travers particulier des jeunes gens du siècle, le travers qui mène directement au suicide. C'est J. J. Rousseau qui introduisit le premier parmi nous ces rêveries si désastreuses et si coupables. En s'isolant des hommes, et s'abandonnant à ses songes, il a fait croire

à une foule de jeunes gens, qu'il est beau de se jeter ainsi dans le vague de la vie. Le roman de Werther a développé depuis ce germe de poison. L'auteur du *Génie du Christianisme*, obligé de faire entrer dans le cadre de son apologie quelques tableaux pour l'imagination, a voulu dénoncer cette espèce de vice nouveau, et peindre les funestes conséquences de l'amour outré de la solitude. Les couvens offroient autrefois des retraites à ces ames contemplatives, que la nature appelle impérieusement aux méditations. Elles y trouvoient auprès de Dieu, de quoi remplir le vuide qu'elles sentent en elles-mêmes, et l'occasion d'exercer souvent de rares et sublimes vertus. Mais depuis la destruction des monastères et les progrès de l'incrédulité, on doit s'attendre à voir se multiplier au milieu de la société (comme en Angleterre), des espèces de solitaires tout-à-la-fois passionnés et philosophes, qui ne pouvant ni renoncer aux vices du siècle ni aimer ce siècle, prendront la haine des hommes pour de-

l'élévation de génie, renonceront à tout devoir divin et humain, se nourriront à l'écart des plus vaines chimères, et se plongeront de plus en plus dans une misanthropie orgueilleuse, qui les conduira bientôt à la folie, ou à la mort.

Afin d'inspirer plus d'éloignement pour ces rêveries criminelles, l'auteur a pensé qu'il devoit prendre la punition de René dans le cercle de ces malheurs qui appartiennent moins à l'individu qu'à la famille de l'homme, et que les anciens attribuoient à la fatalité. L'auteur eût choisi le sujet de Phèdre s'il n'eût été traité par Racine : il ne restoit que celui d'Erope et de Thyeste (1) chez les Grecs, ou d'Amnon et de Thamar chez les Hébreux (2) ; et bien que ce sujet

(1) Sen. *In Atr. et Th.* Voyez aussi Canacé et Macareus, et Caune et Byblis dans les *Métamorphoses* et dans les *Héroïdes* d'Ovide. J'ai rejeté comme trop abominable le sujet de Myrra, qu'on retrouve encore dans celui de Loth et de ses filles.

(2) Reg. 13. 14.

ait été aussi transporté sur notre scène (1), il est toutefois moins connu que le premier. Peut-être aussi s'applique-t-il mieux au caractère que l'auteur a voulu peindre. En effet, les folles rêveries de René commencent le mal et ses extravagances l'achèvent: par les premières, il égare d'abord l'imagination d'une foible femme; par les dernières, en voulant attenter à ses jours, il oblige cette infortunée à se réunir à lui: ainsi le malheur naît du sujet, et la punition sort de la faute.

Il ne restoit qu'à sanctifier par le christianisme, cette catastrophe empruntée à-la-fois de l'antiquité payenne et de l'antiquité sacrée. L'auteur, même alors, n'eût pas tout à faire; car il trouva cette histoire presque naturalisée chrétienne dans une vieille ballade de Pélerin, que les paysans chantent encore dans plusieurs provinces (2). C'est bien moins par les maximes répandues

(1) Dans l'*Abufar* de M. Ducis.

(2) C'est le chevalier des Landes,
Malheureux chevalier, etc.

dans un ouvrage, que par l'impression que cet ouvrage laisse au fond de l'ame, que l'on doit juger de sa moralité. Or, la sorte d'épouvante et de mystère qui règnent dans l'épisode de René, serre et contriste le cœur sans y exciter d'émotion criminelle. Il ne faut pas perdre de vue qu'Amélie meurt heureuse et guérie, et que René finit misérablement. Ainsi, le vrai coupable est puni, tandis que sa trop foible victime, remettant son ame blessée entre les mains de *celui qui retourne le malade sur sa couche*, sent renaître une joie ineffable du fond même des tristesses de son cœur. Au reste, le discours du père Souël, ne laisse aucun doute sur le but et les moralités religieuses de l'histoire de René.

IX. A l'égard d'Atala, on en a tant fait de commentaires, qu'il seroit superflu de s'y arrêter. On se contentera d'observer que les critiques qui ont jugé le plus sévèrement cette histoire, ont reconnu toutefois qu'elle *faisoit aimer la religion chrétienne*, et cela suffit à l'auteur. En vain s'appesanti-

roit-on sur quelques tableaux ; il n'en semble pas moins vrai que le public a vu sans trop de peine le vieux missionnaire, tout prêtre qu'il étoit, et qu'il a aimé dans cet épisode indien, la description des cérémonies de notre culte. C'est Atala qui a annoncé, et qui peut-être a fait lire le *Génie du Christianisme*. Cette Sauvage a réveillé dans un certain monde les idées chrétiennes, et rapporté, pour ce monde, la religion du père Aubry, des déserts où elle étoit exilée.

X. Au reste, cette idée d'appeler l'imagination au secours des principes religieux n'est pas nouvelle. N'avons-nous pas eu de nos jours le *Comte de Valmont* ou les *Egaremens de la raison?* Le P. Marin, minime, n'a-t-il pas cherché à faire entrer les vérités chrétiennes dans les cœurs incrédules, en déguisant ces vérités sous les voiles de la fiction (1)? Plus anciennement encore,

(1) Nous avons de lui dix romans pieux fort répandus : *Adélaïde de Vitzburi*, ou *la pieuse Pensionnaire*, *Virginie*, ou *la Vierge chrétienne*, *le*

Pierre Camus, évêque de Belley, prélat connu par l'austérité de ses mœurs, écrivit une foule de romans pieux (1), pour combattre l'influence des romans d'Urfé. Il y a bien plus ; ce fut S. François de Sales lui-même qui lui conseilla d'entreprendre ce genre d'Apologie, par pitié pour les gens du monde et pour les rappeler à la religion, en la leur présentant sous des ornemens qu'ils connoissoient. Ainsi saint Paul *se rendoit foible avec les foibles pour gagner les foibles* (2). Ceux qui condamnent l'auteur voudroient donc qu'il eût été plus scrupuleux que l'auteur *du comte de Valmont*, que le père Marin, que Pierre Camus, que saint François de Sales, qu'Héliodore (3), évêque de Trica,

Baron de Van-Hesden, ou *la République des Incrédules*, *Farfalla*, ou *la Comédienne convertie*, etc.

(1) *Dorothée, Alcine, Daphnide, Hyacinthe*, etc.

(2) I. Cor. 9. 22.

(3) Auteur de *Théagène et de Chariclée*. On sait que l'histoire ridicule, rapportée par Nicéphore au sujet de ce roman, est dénuée de toute vérité; Socrate,

qu'Amyot (1), grand-aumônier de France, ou qu'un autre prélat fameux, qui, pour donner des leçons de vertu à un prince, et à un prince *chrétien*, n'a pas craint de représenter le trouble des passions avec autant de vérité que d'énergie? Il est vrai que les Faydit et les Gueudeville reprochèrent aussi à Fénélon la peinture des amours d'*Eucharis*, mais leurs critiques sont aujourd'hui oubliées (2) : le Télémaque est

Phocius et les autres auteurs, ne disent pas un mot de la prétendue déposition de l'évêque de Trica.

(1) Traducteur de *Théagène et Chariclée*, et de *Daphnis et Chloé.*

(2) Il est curieux de voir comment un Faidyt traite un Fénélon dans sa *Télémacomanie* : « S'il faut » juger du Télémaque, dit-il, par le feu et l'ardeur » avec laquelle ce livre est recherché, c'est le plus » excellent de tous les livres. Jamais on ne tira tant » d'exemplaires d'aucun ouvrage ; jamais on ne fit » tant d'éditions d'un même livre ; jamais écrit n'a » été lu par tant de gens. Mais comme les fées du » jeune Perrault, et les pasquinades de Le Noble, » et les mamman-joie de madame Demurat, et les » comédies d'Arlequin, ou le théâtre Italien, qui

devenu un livre classique entre les mains de la jeunesse; personne ne songe plus à faire un

» sont certainement des livres fort méprisables, ont » été lus et courus par plus de gens, et réimprimés » plus de fois que Télémaque, il faut compter pour » peu de chose l'avidité avec laquelle il a été recher- » ché, etc.... Le profond respect que j'ai pour le » caractère et pour le mérite personnel de M. de Cam- » brai, me fait rougir de honte pour lui, d'apprendre » qu'un tel ouvrage soit parti de sa plume, et que de » la même main, dont il offre tons les jours sur l'autel » au Dieu vivant le calice adorable, qui contient le » sang de Jésus-Christ, le prix de la rédemption de » l'univers, il ait présenté à boire à ces mêmes ames, » qui en ont été rachetées, la coupe du vin empoi- » sonné de la prostituée de Babylone... Je n'ai pres- » que vu autre chose, dans les premiers tomes du Télé- » maque de M. de Cambrai, que des peintures vives et » naturelles de la beauté des nymphes et des naïades, » et de celle de leur parure et de leur ajustement, » de leur danse, de leurs chansons, de leurs jeux, » de leurs divertissemens, de leur chasse, de leurs » intrigues à se faire aimer, et de la bonne grâce avec » laquelle elles nagent toutes nues aux yeux d'un jeune » homme pour l'enflammer. La grotte enchantée de » Calypso, la troupe galante des jeunes filles qui

crime à l'archevêque de Cambrai, d'avoir voulu guérir les passions par le tableau du

» l'accompagnent par-tout, leur étude à plaire, leur » application à se parer, les soins assidus et officieux » qu'elles rendent au beau Télémaque, les discours » que leur maîtresse, encore plus amoureuse qu'elles, » lui tient, les charmes de la jeune Eucharis, les » avances qu'elle fait à son amoureux, les rendez-» vous dans un bois, les tête-à-tête sur l'herbe, les » parties de chasse, les festins, le bon vin et le pré-» cieux nectar dont elles enivrent leur hôte, la des-» cente de Vénus dans un char doré et léger, traîné » par des colombes, accompagnée de son petit » Amour: enfin la description de l'île de Chypre, et » des plaisirs de toutes les sortes, qui sont permis » en ce charmant pays, aussi bien que les fréquens » exemples de toute la jeunesse qui, sous l'autorité » des loix, et sans le moindre obstacle de la pudeur, » s'y livre inpunément à toute sorte de voluptés et » de dissolutions, occupent une bonne partie du » premier et du second tome du roman de votre pré-» lat, madame.... Est-il possible que M. de Cam-» brai, qui est si éclairé, n'ait pas prévu tant de » funestes suites qui proviendront de son livre?... » A quoi peuvent servir, après cela, toutes les belles » instructions de morale et de vertu chrétienne et

désordre des passions ; pas plus qu'on ne reproche à S. Augustin et à S. Jérôme,

» évangélique, que M. de Cambrai fait donner par » Mentor à son Télémaque? N'est-ce pas mêler » Dieu avec le démon, Jésus-Christ avec Belial, la » lumière avec les ténèbres, comme dit S. Paul, et » faire un mélange ridicule et monstrueux de la reli- » gion chrétienne avec la payenne, et des idoles avec » la Divinité ? » *Télémacomanie, ou la censure et critique du roman intitulé, les Aventures*, etc. 1 vol. *in*-12 de 500 pag., édit. 1700, pag. 2-3-6-461-462. On voit que dans tous les temps les dénonciations et les insinuations odieuses ont fait une partie essentielle de l'art de certains critiques. Le reste de la *Télémacomanie* est du même ton. Faidyt *prouve* que Fénélon ne sait pas sa langue ; qu'il est d'une ignorance profonde en histoire ; qu'il fait toujours, par exemple, Idoménée petit-fils de Minos, fils de Jupiter, tandis qu'il n'étoit que son arrière petit-fils ; il *montre* que l'archevêque de Cambrai n'entend pas Homère ; que son roman (qui est un chef-d'œuvre de composition) est pitoyablement composé, notamment le dénouement que lui, Faidyt, trouve ridicule, etc. etc. Encore ce Misérable, qui avoit aussi insulté Bossuet et l'avoit appelé l'âne de Balaam, se défend-il d'être l'auteur d'une *critique brutale et*

d'avoir peint si vivement leurs propres foiblesses, et les charmes de l'amour.

XI. Mais ces censeurs qui savent tout sans doute puisqu'ils jugent l'auteur de si haut, ont-ils réellement cru que cette manière de défendre la religion, en la rendant douce et touchante pour le cœur, en la parant même des charmes de la poésie, fût une chose si inouie, si extraordinaire ? « Qui oseroit dire, s'écrie S. Augustin, que » la vérité doit demeurer désarmée contre » le mensonge, et qu'il sera permis aux » ennemis de la foi, d'effrayer les fidèles

séditieuse, qui avoit paru depuis quelque temps contre le *Télémaque*; il est fort scandalisé qu'on lui attribue *cet infâme libelle* : il vouloit parler apparemment de la *critique générale du Télémaque*, de Gueudeville. Il faut convenir qu'on a peu le droit de se plaindre de la rigueur de la censure, lorsqu'on voit de pareilles insultes prodiguées à des ouvrages, dont le temps a consacré la beauté; mais il faut convenir aussi, que ces critiques sont des refuges dangereux pour l'amour-propre des auteurs modernes, et qu'elles offrent trop de consolation à la médiocrité.

» par des paroles fortes, et de les réjouir » par des rencontres d'esprit agréables ; » mais que les catholiques ne doivent écrire » qu'avec une froideur de style qui endorme » les lecteurs ? » C'est un sévère disciple de Port-Royal qui traduit ce passage de S. Augustin ; c'est Pascal lui-même, et il ajoute à l'endroit cité (1), « qu'il y a deux » choses dans les vérités de notre religion, » une beauté divine qui les rend *aimables*, » et une sainte majesté qui les rend véné- » rables. » Pour démontrer que les preuves rigoureuses ne sont pas toujours celles qu'on doit employer en matière de religion, il dit ailleurs (dans ses *Pensées*) *que le cœur a ses raisons, que la raison ne connoît point* (2). Le grand Arnauld, chef de cette école austère du christianisme, combat à son tour (3) l'académicien du Bois, qui prétendoit aussi qu'on ne doit pas faire

(1) *Lettres Provinciales*, lettre onz., p. 154-98.

(2) *Pensées de Pascal*, chap. XXVIII, p. 179.

(3) Dans son petit traité intitulé, *Réflexions sur l'éloquence des Prédicateurs.*

servir l'éloquence humaine à prouver les vérités de la religion. Ramsay dans sa vie de Fénélon, parlant du traité de *l'Existence de Dieu* par cet illustre prélat, observe « que M. de Cambray savoit que la plaie » de la plupart de ceux qui doutent, vient » non de leur esprit, mais de leur cœur, » et qu'il *faut donc répandre par-tout des* » *sentimens pour toucher, pour intéresser,* » *pour saisir le cœur* (1). » Raymond de Sébonde a laissé un ouvrage écrit à-peu-près dans les mêmes vues que le *Génie du Christianisme*, Montaigne a pris la défense de cet auteur, contre ceux qui avancent *que les chrétiens se font tort de vouloir appuyer leur créance par des raisons humaines* (2). « C'est la foy seule, ajoute » Montaigne, qui embrasse vivement et » certainement les hauts mystères de notre » religion. Mais ce n'est pas à dire que » ce ne soit une très-belle et très-louable

(1) *Hist. de la vie de Fenélon*, p. 198.

(2) *Essais* de Montaigne, tom. IV, liv. II. cap. 12. p. 172.

» entreprinse d'accommoder encore au » service de notre foy les outils naturels » et humains que Dieu nous a donnez..... » Il n'est occupation ny desseins plus dignes » d'un homme chrétien, que de viser par » tous ses estudes et pensemens à embellir, » estendre et amplifier la vérité de sa » créance (1). »

L'auteur ne finiroit point s'il vouloit citer tous les écrivains qui ont été de son opinion, sur la nécessité de rendre la religion aimable, et tous les livres où l'imagination, les beaux-arts, et la poésie ont été employés comme un moyen d'arriver à ce but. Un ordre tout entier de religieux connus par leur piété, leur aménité et leur science du monde, s'est occupé pendant plusieurs siècles de cette unique idée. Ah ! sans doute aucun genre d'éloquence ne peut être interdite à cette sagesse, *qui ouvre la bouche des muets* (2), *et qui rend diserte la lan-*

(1) *Id. ib.*, p. 173-4.

(2) *Sapientia aperuit os mutorum, et linguas infantium fecit disertas.*

gue des petits enfans. Il nous reste une lettre de saint Jérôme, où ce père se justifie d'avoir employé l'érudition payenne à la défense de la doctrine des chrétiens (1). Saint Ambroise eût-il donné saint Augustin à l'église, s'il n'eût fait usage de tous les charmes de l'élocution? « Augustin, » encore tout enchanté de l'éloquence pro- » fane, dit Rollin, ne cherchoit, dans » les prédications de saint Ambroise, que » les agrémens du discours, et non la

(1) Epist. *ad Magnum.* Il nomme avec son érudition accoutumée, tous les auteurs qui ont défendu la religion et les mystères, par des idées philosophiques, en commençant à saint Paul, qui cite des vers de Ménandre (*a*) et d'Epiménide (*b*), jusqu'au prêtre Juvencus qui, sous le règne de Constantin, écrivit en vers l'histoire de Jésus-Christ, « sans » craindre, ajoute saint Jérôme, que la poésie dimi- » nuât quelque chose de la majesté de l'évan- » gile » (*c*).

(*a*) 1. Cor. 15, 33.
(*b*) Tit. 1, 12.
(*c*) *Epist. ad Mag. loc. cit.*

» solidité des choses; mais il n'étoit pas » en son pouvoir de faire cette séparation. » Et n'est-ce pas sur les ailes de l'imagination, que saint Augustin s'est élevé à son tour jusqu'à la *cité de Dieu?* Ce père ne fait point de difficulté de dire, qu'on doit ravir aux payens leur éloquence, en leur laissant leurs mensonges, afin de l'appliquer à la prédication de l'évangile, comme Israël emporta l'or des Egyptiens, sans toucher à leurs idoles, pour en embellir l'arche sainte (1). C'étoit une vérité si unanimement reconnue des Pères, qu'il est bon d'appeler l'imagination au secours des idées religieuses, que ces saints hommes ont été jusqu'à penser que Dieu s'étoit servi de la poétique philosophie de Platon, pour amener l'esprit humain à la croyance des dogmes du christianisme.

XI. Mais il y a un fait historique, qui prouve invinciblement la méprise étrange où les Critiques sont tombés, lorsqu'ils

(1) *De doctr. chr.* lib. 2., n. 7.

ont cru l'auteur coupable d'innovation, dans la manière dont il a défendu le christianisme. Lorsque Julien, entouré de ses sophistes, attaqua la religion avec les armes de la plaisanterie, comme on l'a fait de nos jours; quand il défendit aux *Galiléens* d'enseigner (1), et même d'apprendre les belles-lettres; quand il dépouilla les autels du Christ dans l'espoir d'ébranler la fidélité des prêtres, ou de les réduire à l'avilissement de la pauvreté; plusieurs fidèles élevèrent la voix pour repousser les sarcasmes de l'impiété, et pour défendre la beauté de la religion chrétienne. Apollinaire le père, selon l'historien Socrate, mit en vers héroïques tous les livres de Moïse, et composa des tragédies et des comédies sur les autres livres de l'Ecriture. Apollinaire le fils, écrivit des dialogues, à l'imitation de Platon, et il renferma dans

(1) Nous avons encore l'édit de Julien. Jul. p. 42. vid. greg. Naz., or. 3., cap. 4. Amm. lib. 22.

ces dialogues la morale de l'évangile et les préceptes des apôtres (1). Enfin, ce Père de l'église, surnommé par excellence le *théologien*, Grégoire de Nazianze combattit aussi les sophistes avec les armes du poëte. Il fit une tragédie de la mort de Jésus-Christ

(1) Le passage grec est formel :

Ὁ μὲν γὰρ εὐθὺς γραμματικὸς ἦν, τὴν τεχνὴν γραμματικὴν χριστιανικῷ τύπῳ συνετάξε· τὰς μωϋσέως βιβλίας, διὰ τοῦ ἡρωϊκοῦ λεγομένου μέτρου μετέβαλε, καὶ ὅσα καθ' ἑκάστην παλαιὰν διαδοχὴν ἐν ἱστορίας τύπῳ συγγέγραπται· καὶ τοῦτο μὲν τῷ δακτυλικῷ μέτρῳ συνετάξε. Τοῦτο δὲ καὶ τῷ τῆς τραγῳδίας τύπῳ δραματικῶς ἐξειργάζετο· καὶ παντὶ μέτρῳ ῥυθμικῷ ἐχρῆτο, ὅπως ἂν μηδεὶς τρόπος τῆς ἑλληνικῆς γλώττης τοῖς χριστιανοῖς ἀνήκοος ᾖ· ὁ δὲ νεώτερος ἀποστολικώτερος εἰς τὸ λέγειν παρεσκευασμένος, τὰ εὐαγγέλια καὶ τὰ ἀποστολικὰ δόγματα, οἷς τύπῳ διαλόγων, ἐξέδετο, καθὰ καὶ πλάτων παρ' ἕλλησιν. Socrat. lib. III, cap. 16, p. 153, *ex editione Valesii*. Paris., an. 1686. Sozomène, qui attribue tout au fils, dit qu'il fit l'histoire des Juifs, jusqu'à Saül, en vingt-quatre poëmes, qu'il marqua des vingt-quatre lettres grecques de l'alphabet, comme Homère; qu'il imita Ménandre par des comédies, Euripide par des tragédies, et Pindare par des odes, prenant le sujet de ces ouvrages dans l'Ecriture sainte. Les chrétiens chantoient souvent ses vers au lieu des hymnes sacrés,

que nous avons encore. Il mit en vers la morale, les dogmes et les mystères même

car il avoit composé des chansons pieuses de toutes les sortes, pour les jours de fête ou de travail. Il adressa à Julien même, et aux philosophes de ces temps, un discours intitulé *de la Vérité*, et dans lequel il défendoit le christianisme par des raisons purement humaines. Voici le texte : Ἡνίκα δὴ ἀπολιτάρτος οὗτος εἰς καιρὸν τῇ πολυμαθίᾳ ἐν τῇ φύσει χρησάμενος, ἀνὴρ μὲν τῆς ἐμπύρου πεπίστευκε, ἐν ἅπασιν ἡρώσιν τὴν ἑλληνικὴν ἀρχαιολογίαν συνεγραψάτο μέχρι τῆς τοῦ φαιὰν βασιλείας, καὶ εἰς εἴκοσι τέσσαρα μέρη τὴν πᾶσαν γραμματείαν διεῖλεν, ἑκάστῳ τόμῳ προσηγορίαν θέμενος ἐμώνυμον τοῖς παρ' Ἕλλησι στοιχείοις κατὰ τὸν τούτων ἀριθμὸν καὶ τὴν τάξιν. ἐπραγματεύσατο δὲ καὶ τοῖς μενάνδρου δράμασιν εἰκασμένας κωμῳδίας· καὶ τὴν εὐριπίδου τραγῳδίαν, καὶ τὴν πινδάρου λύραν ἐμιμήσατο. Et ailleurs : Ἄνδρες τὰ παρὰ τοῖς πόλοις καὶ ἐν ἔργοις, καὶ γυναῖκες παρὰ τοῖς οἴκοις τὰ αὐτῆς μέλη ἔψαλλον. Soz. lib. V, cap. 18, p. 506; lib. VI, c. 25, p. 545, *ex editione Valesii*. Paris., an. 1686. Voyez aussi Fleury, *Hist. eccl.*, t. IV, lib. XV, p. 12. Paris, 1724; et Tillemont, *Mémoires eccl.*, tom. VII, art. 6, p. 12; et art. 17, p. 634. Paris, 1706. Un laïque nommé Origène, publia de son côté quelques traités en faveur de la religion, et saint Amphiloque écrivit en vers à Séleucus, pour l'engager à étudier à-la-

de la religion chrétienne (1). L'historien de sa vie affirme positivement que ce saint illustre ne se livra à son talent poétique, que pour défendre le christianisme contre la dérision de l'impiété (2); c'est aussi l'opinion du sage Fleury. « Saint Grégoire, dit-» il, vouloit donner à ceux qui aiment la » poésie et la musique, des sujets utiles » pour se divertir, et ne pas laisser aux » payens l'avantage de croire qu'ils fussent » les seuls qui pussent réussir dans les » belles-lettres (3) »

fois les belles-lettres et les mystères de la religion. (S. Bazil., ep. 384, pag. 377. S. Joan. Damase, p. 190.)

(1) L'abbé de Billy a recueilli 147 poëmes de ce Père, à qui S. Jérôme et Suidas attribuent plus de 30 mille vers pieux.

(2) Naz. vit., p. 12.

(3) Fleury, *Hist. eccl.*, tom. IV, liv. XIX, p. 557. La philosophie a été *scandalisée* de la manière *philosophique*, morale et même poétique, dont l'auteur a parlé des Mystères, sans faire attention que beaucoup de Pères de l'église en ont eux-

Cette espèce d'apologie poétique de la religion, a été continuée presque sans in-

mêmes parlé ainsi, et qu'il n'a fait que répéter les raisonnemens de ces grands hommes. Origène avoit écrit neuf livres de *Stromates*, où il confirmoit, dit S. Jérôme, tous les dogmes de notre religion par l'autorité de Platon, d'Aristote, de Numénius et de Cornutus (*epist ad Mag.*) S. Grégoire de Nysse mêle la philosophie à la théologie, et se sert des raisons des philosophes dans l'explication des mystères; il suit Platon et Aristote, pour les principes, et Origène pour l'allégorie. Qu'auroient donc dit les critiques, si l'auteur avoit fait, comme S. Grégoire de Nazianze, des espèces de stances sur la grâce, le libre arbitre, l'invocation des saints, la Trinité, le Saint-Esprit, la présence réelle, etc.? Le poëme soixante-dixième, composé en vers hexamètres, et intitulé *Les Secrets de S. Grégoire*, contient, dans huit chapitres, tout ce que la théologie a de plus sublime et de plus important. S. Grégoire a chanté jusqu'à la primauté de l'église de Rome :

Τοὔνεκα δὲ πίστις, ἣ μὲν ἦν ἐκ πλείονος,
Καὶ νῦν ἔτ' ἐστὶν εὐδρομος, πάντ' ἐσσόμεν
Πᾶσαν δίνσα τῷ σωτηρίῳ λόγῳ,
Καθὼς δίκαιον τὴν πρόεδρον τῶν ὅλων,
Ὅλην σιγῆσαι τὴν θεῖ συμφωνίαν.

terruption, depuis Julien jusqu'à nos jours. Elle prit une nouvelle force à la renaissance

Fides vetustæ recta erat jam antiquitùs
Et recta perstat nunc item, nexu pio,
Quodcumque labens sol videt, devinciens:
Ut universi præsidem mundi decet
Totam colit quæ numinis concordiam.

« De toute antiquité la foi de Rome a été droite, et » elle persiste dans cette droiture, cette Rome qui » lie par la parole du salut (τῷ σωτηρίῳ λόγῳ *salutari* » *verbo*, et non pas *nexu pio*). Tout ce qu'éclaire » le soleil couchant, comme il convenoit à cette » église qui occupe le premier rang entre les églises » du monde et qui révère la parfaite union qui » subsiste en Dieu. » Voilà, certes, des sujets assez sérieux mis en vers par un évêque. L'auteur du *Genie du Christianisme* n'a parlé que des beaux effets de la religion employée dans la poésie : saint Grégoire de Nazianze va bien plus loin, car il ose faire de véritables allégories sur des sujets pieux. Rollin nous donne ainsi le précis d'un poëme de ce Père : « Un songe qu'eut saint Grégoire dans sa plus » tendre jeunesse, et dont il nous a laissé en vers » une élégante description, contribua beaucoup à » lui inspirer de tels sentimens (des sentimens d'in- » nocence). Pendant qu'il dormoit, il crut voir deux

du goût et des lettres : Sannazar écrivit son

» vierges de même âge, et d'une égale beauté, vêtues » d'une manière modeste, et sans aucune de ces pa- » rures que recherchent les personnes du siècle. » Elles avoient les yeux baissés en terre, et le visage » couvert d'un voile, qui n'empêchoit pas qu'on » entrevît la rougeur que répandoit sur leurs joues » une pudeur virginale. Leur vue, ajoute le saint, » me remplit de joie : car elles me paraissoient avoir » quelque chose au-dessus de l'humain. Elles, de leur » côté, m'embrassèrent et me caressèrent comme » un enfant qu'elles aimoient tendrement : et quand » je leur demandai qui elles étoient, elles me dirent, » l'une qu'elle étoit la pureté, et l'autre la conti- » nence, toutes deux les compagnes de Jésus-Christ, » et les amies de ceux qui renoncent au mariage, » pour mener une vie céleste ; elles m'exhortoient » d'unir mon cœur et mon esprit au leur, afin que, » m'ayant rempli de l'éclat de la virginité, elles » pussent se présenter devant la lumière de la Trinité » immortelle. Après ces paroles, elles s'envolèrent » au ciel, et mes yeux les suivirent le plus loin » qu'ils purent. » (*Traité des Etudes*, tom. IV, p. 674.) A l'exemple de ce grand saint, Fénélon lui-même, dans son *Education des filles*, a fait des descriptions charmantes des sacremens. Il veut que

poëme *de partu Virginis* (1), et Vida son poëme de la vie de Jésus-Christ (*Christiades* (2); Buchanan donna ses tragédies

pour instruire les enfans, on choisisse dans les histoires (de la religion) « tout ce qui en donne les ima-» ges les plus riantes et les plus magnifiques, parce » qu'il faut employer tout pour faire en sorte que les » enfans trouvent la religion belle, aimable et au-» guste; au lieu qu'ils se la représentent d'ordinaire » comme quelque chose de triste et de languissant. » Tant d'exemples, tant d'autorités fameuses, ont-ils été ignorés des critiques ?

(1) On sait que Sannazar a fait dans ce poëme un mélange ridicule de la fable et de la religion. Cependant il fut honoré pour ce poëme de deux brefs des papes Léon X et Clément VII; ce qui prouve que l'église a été dans tous les temps plus indulgente que la philosophie moderne, et que la charité chrétienne aime mieux juger un ouvrage par le bien que par le mal qui s'y trouve. La traduction de Théagènes et de Chariclée valut à Amyot l'abbaye de Bellozanne.

(2) Dont on a retenu ce vers sur le dernier soupir du Christ :

Supremamque auram, ponens caput, expiravit.

de Jephté et de saint Jean-Baptiste. La Jérusalem délivrée, le Paradis perdu, Polyeucte, Esther, Athalie, sont devenus depuis de véritables apologies, en faveur de la beauté de la religion. Enfin Bossuet, dans le second chapitre de sa préface, intitulée *de grandi loquentia et suavitate psalmorum*, Fleury, dans son traité des poésies sacrées, Rollin, dans son chapitre de l'éloquence de l'écriture, Lowth, dans son excellent livre *de sacra poësi Hebraeorum*; tous se sont complu à faire admirer la grace et la magnificence de la religion. Quel besoin d'ailleurs y a-t-il d'appuyer de tant d'exemples, ce que le seul bon sens suffit pour enseigner ? Dès-lors que l'on a voulu rendre la religion ridicule, il est tout simple de montrer qu'elle est belle. Eh quoi ! Dieu lui-même nous auroit fait annoncer son église par des poëtes inspirés ; il se seroit servi, pour nous peindre les graces de l'*Epouse*, des plus beaux accords de la harpe du roi prophète : et nous, nous ne pourrions dire les charmes de

celle qui vient du Liban (1), *qui regarde des montagnes de Sanir et d'Hermon* (2), *qui se montre comme l'aurore* (3), *qui est belle comme la lune, et dont la taille est semblable à un palmier* (4) ? La Jésusalem nouvelle que Saint Jean vit s'élever du désert *étoit toute brillante de clarté.*

Peuples de la terre, chantez,
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle (5) !

Oui, *chantons*-la sans crainte, cette religion sublime ; défendons-la contre la dérision ; faisons valoir toutes ses beautés morales et poétiques, comme au temps de Julien ; et puisque des siècles semblables ont ramené à nos autels des insultes pareilles, employons contre les modernes sophistes

(1) *Veni de Libano sponsa mea.* Cant. cap. IV, p. 8.

(2) *De vertice Sanir et Hermon.* Id. ib.

(3) *Quasi aurora consurgens, pulchra ut luna.* Id. cap. VI, p. 9.

(4) *Statura tua assimilata est palmae.* Id. cap. VII. p. 7.

(5) Athalie.

le même genre d'apologie que les Grégoire et les Apollinaire employoient contre les Maxime et les Libanius.

PLAN DE L'OUVRAGE.

L'AUTEUR ne peut pas parler *d'après lui-même* du Plan de son ouvrage, comme il a parlé du fond de son Sujet; car un plan est une chose de l'art, qui a ses loix, et pour lesquelles on est obligé de s'en rapporter à la décision des maîtres. Ainsi en rappelant les critiques qui désapprouvent le plan de son livre, l'auteur sera forcé de compter aussi les voix qui lui sont favorables.

Or, s'il se fait illusion sur son plan, et qu'il ne le croie pas tout-à-fait défectueux; ne doit-on pas excuser un peu en lui cette illusion, puisqu'elle semble aussi le partage de quelques écrivains, dont la supériorité en critique n'est contestée de personne? Ces écrivains ont bien voulu donner leur approbation publique à l'ouvrage : M. de la

Harpe l'avoit pareillement jugé avec indulgence. Une telle autorité est trop précieuse à l'auteur, pour qu'il manque à s'en prévaloir, dût-il se faire accuser de vanité. Ce grand critique avoit donc repris pour le *Génie du Christianisme* le projet qu'il avoit eu long-temps pour *Atala* (1). Il vouloit composer la *Défense* que l'auteur est réduit à composer lui-même aujourd'hui : celui-ci eût été sûr de triompher s'il eût été secondé par un homme aussi habile ; mais la Providence a voulu le priver de ce puissant secours, et de ce glorieux suffrage.

Si l'auteur passe des critiques qui semblent l'approuver, aux critiques qui le

(1) Je connoissois à peine M. de la Harpe dans ce temps-là ; mais ayant entendu parler de son dessein, je le fis prier, par ses amis, de ne point répondre à la critique de M. l'abbé Morellet. Toute glorieuse qu'eût été pour moi une défense d'*Atala*, par M. de la Harpe, je crus avec raison, que j'étois trop peu de chose, pour exciter une controverse entre deux écrivains célèbres.

condamnent, il a beau lire et relire leurs censures, il n'y trouve rien qui puisse l'éclairer : il n'y voit rien de précis, rien de déterminé ; ce sont par-tout des expressions vagues ou ironiques. Mais au lieu de juger l'auteur si superbement, les critiques ne devroient-ils pas avoir pitié de sa foiblesse, lui montrer les vices de son plan, lui en enseigner les remèdes ? « Ce qui » résulte de tant de critiques amères, dit » M. de Montesquieu dans sa défense ; c'est » que l'auteur n'a point fait son ouvrage » suivant le plan et les vues de ses criti» ques, et que si ses critiques avoient fait » un ouvrage sur le même sujet, ils y » auroient mis un grand nombre de choses » qu'ils savent (1). »

Puisque ces critiques refusent (sans doute parce que cela n'en vaut pas la peine) de montrer l'inconvénient attaché au plan, ou plutôt au sujet, du *Génie du Christianisme*, l'auteur va lui-même essayer de le découvrir.

(1) *Défense de l'Esprit des Loix.*

D..

Quand on veut considérer la Religion chrétienne ou le Génie du Christianisme sous toutes ses faces, on s'apperçoit que ce sujet offre deux parties très-distinctes.

1.° Le christianisme, proprement dit, à savoir ses dogmes, sa doctrine et son culte; et sous ce dernier rapport, se rangent aussi ses bienfaits et ses institutions morales et politiques.

2.° La poétique du christianisme ou l'influence de cette religion sur la poésie, les beaux-arts, l'éloquence, l'histoire, la philosophie, la littérature en général; ce qui mène aussi à considérer les changemens que le christianisme a apportés dans les passions de l'homme, et dans le dévelppement de l'esprit humain.

L'inconvénient du sujet est donc le *manque d'unité,* et cet inconvénient est inévitable. En vain pour le faire disparoître, l'auteur a essayé cent autres combinaisons de chapitres et de parties, dans les deux éditions qu'il a supprimées. Après s'être obstiné long-temps à chercher le plan

le plus régulier, il lui a paru, en dernier résultat, qu'il s'agissoit bien moins, pour le but qu'il se proposoit, de faire un ouvrage extrêmement méthodique, que de porter un grand coup au cœur, et de frapper vivement l'imagination. Ainsi au lieu de s'attacher à l'ordre des sujets, comme il l'avoit fait d'abord, il a préféré l'ordre des preuves. Les preuves de sentiment sont renfermées dans le premier volume, où l'on traite du charme et de la grandeur des mystères, de l'existence de Dieu, etc.; les preuves pour l'esprit et l'imagination remplissent le second et le troisième volume, consacrés à la *poétique;* enfin, ces mêmes preuves pour le cœur, l'esprit et l'imagination, réunies aux preuves pour la raison, c'est-à-dire aux preuves de fait, occupent le quatrième volume, et terminent tout l'ouvrage. Cette gradation de preuves semble promettre d'établir une progression d'intérêt dans le *Génie du Christianisme;* il paroît que le jugement du public a confirmé cette espérance de l'auteur. Or, si l'intérêt

va croissant de volume en volume, le plan du livre ne sauroit être tout-à-fait vicieux.

Qu'il soit permis à l'auteur de faire remarquer une chose de plus. Malgré *les écarts de son imagination*, perd-il souvent de vue son sujet dans son ouvrage ? Il en appelle au critique impartial : quel est le chapitre, quelle est, pour ainsi dire, la page où l'objet du livre ne soit pas reproduit ? Or, dans une apologie du christianisme, où l'on ne veut que montrer au lecteur la beauté de cette religion, peut-on dire que le plan de cette apologie est essentiellement défectueux, si dans les choses les plus directes, comme dans les plus éloignées, on a fait reparoître par-tout la grandeur de Dieu, les merveilles de la Providence, l'influence, les charmes et les bienfaits des dogmes, de la doctrine et du culte de Jésus-Christ ?

En général, on se hâte un peu trop de prononcer sur le plan d'un livre. Si ce plan ne se déroule pas d'abord aux yeux des critiques, comme ils l'ont conçu sur le seul titre

de l'ouvrage, ils le condamnent impitoyablement. Mais ces critiques ne voient pas, ou ne se donnent pas la peine de voir, que si le plan qu'ils imaginent étoit exécuté, il auroit peut-être une foule d'inconvéniens, qui le rendroient encore moins bon que celui que l'auteur a suivi.

Quand un écrivain n'a pas composé son ouvrage avec précipitation; quand il y a employé plusieurs années; quand il a consulté les livres et les hommes, et qu'il n'a rejeté aucun conseil, aucune critique; quand il a recommencé plusieurs fois son travail d'un bout à l'autre; quand il a livré deux fois aux flammes son ouvrage tout imprimé : ce ne seroit que justice de supposer qu'il a peut-être aussi bien vu son sujet qu'un critique, qui sur une lecture rapide, condamne d'un mot un plan médité pendant des années. Que l'on donne toute autre forme au *Génie du Christianisme*, et l'on ose assurer, que l'ensemble des beautés de la religion, l'accumulation des preuves aux derniers chapitres, la force

de la conclusion générale auront beaucoup moins d'éclat, et seront beaucoup moins frappans que dans l'ordre où le livre est actuellement disposé. On ose encore avancer qu'il n'y a point de grand monument en prose dans la langue Françoise (le Télémaque et les ouvrages historiques exceptés) dont le plan ne soit exposé à autant d'objections, que l'on en peut faire au plan de l'auteur. Que d'arbitraire dans la distribution des parties et des sujets de nos livres les plus beaux et les plus utiles ! Et certainement (si l'on peut comparer un chef-d'œuvre à une œuvre très-imparfaite) l'admirable *Esprit des Loix* est une composition qui n'a peut-être pas plus de régularité, que l'ouvrage que l'on essaie de justifier dans cette défense : toutefois la méthode étoit encore plus nécessaire au sujet que M. de Montesquieu a traité, qu'à celui dont l'auteur du *Génie du Christianisme* a tenté une si foible ébauche.

DÉTAILS DE L'OUVRAGE.

Venons maintenant aux *critiques de détails*.

On ne peut s'empêcher d'observer d'abord, que la plupart de ces critiques tombent sur le premier et sur le second volume. Les censeurs ont marqué un singulier dégoût pour le troisième et le quatrième. Ils le passent presque toujours sous silence. L'auteur doit-il s'en attrister ou s'en réjouir? Seroit-ce qu'il n'y a rien à dire sur ces deux volumes, ou qu'ils ne laissent rien à dire ?

On s'est donc presque uniquement attaché à combattre quelques opinions littéraires particulières à l'auteur, et répandues dans le second volume (1); opinions qui, après tout, sont d'une petite importance, et qui peuvent être reçues ou rejetées sans qu'on en puisse rien conclure contre le fond de l'ouvrage : il faut ajouter à la liste de ces

(1) Encore n'a-t-on fait que répéter les observations judicieuses et polies, qui avoient paru à ce sujet dans quelques journaux accrédités.

graves reproches, une douzaine d'expressions, véritablement répréhensibles, et que l'on a fait disparoître dans les nouvelles éditions.

Quant à quelques phrases dont on a détourné le sens (par un art si merveilleux et si nouveau), pour y trouver d'indécentes allusions; comment éviter ce malheur, et quel remède y apporter? Un auteur, c'est la Bruyère qui le dit; « un auteur n'est » pas obligé de remplir son esprit de toutes » les extravagances, de toutes les saletés, » de tous les mauvais mots qu'on peut dire, » et de toutes les ineptes applications que » l'on peut faire au sujet de quelques en- » droits de son ouvrage, et encore moins » de les supprimer; il est convaincu que » quelque scrupuleuse exactitude qu'on ait » dans sa manière d'écrire, la raillerie froide » des mauvais plaisans est un mal inévi- » table, et que les meilleures choses ne leur » servent souvent qu'à leur faire rencon- » trer une sottise (1). »

L'auteur a beaucoup cité dans son livre,

(1) *Caract. de la Bruyère.*

mais il paroît qu'il eût dû citer encore davantage. Par une fatalité singulière, il est presque toujours arrivé, qu'en voulant blâmer l'auteur, les critiques ont compromis leur mémoire. Ils ne veulent pas que l'auteur dise : *déchirer le rideau des mondes, et laisser voir les abymes de l'éternité;* et ces expressions sont de Tertullien (1) : ils souslignent *le puits de l'abyme* et le cheval *pâle de la mort*, apparemment comme étant une vision de l'auteur; et ils ont oublié que ce sont des images de l'Apocalypse (2) : ils rient des tours gothiques *coiffées des nuages;* et ils ne voient pas que l'auteur traduit littéralement un vers de Shakespeare (3) : ils croient que les *ours*

(1) *Cum ergo finis et limes medius, qui interheat, adsuerit, ut etiam mundi ipsius species transferatur aeque temporalis, quae illi dispositioni aeternitatis aulaei vice oppansa est.* Apolog. cap. 48.

(2) *Equus pallidus.* cap. 6, v. 8. *Puteus abyssi.* cap. 9, v. 2.

(3) The clouds-capt-towers, the gorgeous palaces, etc.
In the Temp.

L'abbé de Lille avoit dit dans *les Jardins*, en parlant des rochers :

enivrés de raisin sont une circonstance inventée par l'auteur; et l'auteur n'est ici qu'historien fidèle (1) : l'Esquimaux qui

J'aime à voir leur front chauve et leur tête sauvage
Se coiffer de verdure, et s'entourer d'ombrage.

J'ai cependant mis dans la nouvelle édition, *couronnées d'un chapiteau de nuages.*

(1) *They are extremely fond of grapes*, et will climb to the top of the hisghest trees in quest of them. *Carver's travels through the interior parts of north. América.*, p. 443, *third edition*, *London*, 1781.

The bear in America is considered not as a fierce, carnivorous, but as an useful animal; et feeds in Florida upon grapes. *John, Bartram, description of east Flor. third edit. London*, 1760.

« Il aime sur-tout (l'ours) le raisin; et comme » toutes les forêts sont remplies de vignes qui s'élè- » vent jusqu'à la cime des plus hauts arbres, il ne » fait aucune difficulté d'y grimper. » Charlevoix, *Voyage dans l'Amérique septentrionale*, tom. IV, let. 44, p. 175, édit. Paris, 1744. Imley dit en propres termes que les ours s'enivrent de raisin (*intoxicated with grapes*), et qu'on profite de cette circonstance, pour les prendre à la chasse. C'est d'ailleurs un fait connu de toute l'Amérique.

Quand on trouve dans un auteur une circons-

s'embarque sur un rocher de glace, leur paroît une imagination bizarre; et c'est un fait rapporté par Charlevoix (1) : le croco-

tance extraordinaire qui ne fait pas beauté en elle-même, et qui ne sert qu'à donner la ressemblance au tableau; si cet auteur a d'ailleurs montré quelque sens commun, il seroit naturel de supposer qu'il n'a pas inventé cette circonstance, et qu'il ne fait que rapporter une chose réelle, bien qu'elle soit peu connue. Rien n'empêche qu'on ne trouve Atala une méchante production; mais du moins la nature américaine y est peinte avec la plus scrupuleuse exactitude. C'est une justice que lui rendent tous les voyageurs qui ont visité la Louisiane et les Florides. Je connois deux traductions anglaises d'Atala; elles sont parvenues toutes deux en Amérique : les papiers publics ont annoncé en outre une troisième traduction publiée à Philadelphie avec succès. Si les tableaux de cette histoire eussent manqué de vérité, auroient-ils réussi chez un peuple qui pouvoit dire à chaque pas, ce ne sont pas là nos fleuves, nos montagnes, nos forêts? Atala est retournée au désert, et il semble que sa patrie l'a reconnue pour véritable enfant de la solitude.

(1) « Croiroit-on que sur ces glaces énormes, on » rencontre des hommes qui s'y sont embarqués ex- » près? On assure pourtant qu'on y a plus d'une fois

dile qui *pond un œuf* est une expression d'Hérodote (1); *ruse de la sagesse*, appartient à la Bible, (2) etc. etc. Un critique prétend qu'il faut traduire l'épithète d'Homère, Ἡδυεπὴς appliquée à Nestor, par Nestor, *au doux langage*. Mais Ἡδυεπὴς ne voulut jamais dire *au doux langage*. Rollin traduit à-peu-près, comme l'auteur du *Génie du Christianisme*, Nestor *cette bouche éloquente* (3), d'après le texte grec, et non d'après la leçon latine du Scoliaste, *Suaviloquus*, que le critique a visiblement suivi.

Au reste, l'auteur a déja dit qu'il ne prétendoit pas défendre des talens qu'il n'a pas sans doute; mais il ne peut s'empêcher d'observer que tant de petites remar-

» apperçu des Esquimaux, etc. » *Hist. de la Nouv. Franc.*, tom. II, lib. X, p. 293. Edit. de Paris, 1744.

(1) Τίκτει μὴν γὰρ ὠὰ ἐν γῇ ἐκλεπτῷ. Herod., lib. II, cap. 68.

(2) *Astutias sapientiae*. Eccl. cap. 1, v. 6.

(3) *Trait. des Etud.*, tom. I, p. 375. De la Lect. d'Hom.

ques sur un long ouvrage, ne servent qu'à dégoûter un auteur sans l'éclairer: c'est la réflexion que M. de Montesquieu fait lui-même, dans ce passage de sa *Défense :*

« Les gens qui veulent tout enseigner, » empêchent beaucoup d'apprendre ; il n'y » a point de génie qu'on ne rétrécisse, » lorsqu'on l'enveloppera d'un million de » scrupules vains ; avez-vous les meilleures » intentions du monde ? on vous forcera » vous-même d'en douter. Vous ne pouvez » plus être occupé à bien dire, quand vous » êtes effrayé par la crainte de dire mal, » et qu'au lieu de suivre votre pensée, » vous ne vous occupez que des termes qui » peuvent échapper à la subtilité des criti- » ques. On vient nous mettre un béguin » sur la tête, pour nous dire à chaque mot: » prenez garde de tomber : vous voulez » parler comme vous, je veux que vous » parliez comme moi. Va-t-on prendre » l'essor ? ils vous arrêtent par la manche. » A-t-on de la force et de la vie ? on vous » l'ôte à coups d'épingles. Vous élevez-vous

» un peu ? voilà des gens qui prennent leur » pied ou leur toise, lèvent la tête et vous » crient de descendre pour vous mesurer..... » Il n'y a ni science, ni littérature qui » puisse résister à ce pédantisme (1). »

C'est bien pis encore quand on y joint les dénonciations et les calomnies. Mais l'auteur les pardonne aux critiques; il conçoit que cela peut faire partie de leur plan, et ils ont le droit de réclamer pour leur ouvrage, l'indulgence que l'auteur demande pour le sien. Cependant que revient-il de tant de censures multipliées où l'on n'apperçoit que l'envie de nuire à l'ouvrage et à l'auteur, et jamais un goût impartial de critique ? Que l'on provoque des hommes que leurs principes retenoient dans le silence, et qui, forcés de descendre dans l'arène, peuvent y paroître quelquefois avec des armes, qu'on ne leur soupçonnoit pas.

(1) *Défense de l'Esprit des Loix*, III.me partie.

FIN.

VA1 15237 65
Soin